

Le crépuscule des mensonges

ISBN : 978-1-326-87510-7
Décembre 2016- ©Christophe COQUIN

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays. Reproduction interdite.

Christophe Coquin

Le crépuscule des mensonges

1982

Mercredi 17 juillet

23 h 32

- Brûle en enfer salopard !

... 40 ans plus tôt

Dimanche 12 juillet

15 h 35

- Tu pars ?
- Oui.
- Tes visites sont de plus en plus courtes et tes départs, de plus en plus rapides.
- Je t'avais prévenu en arrivant. Tu savais qu'aujourd'hui je ne resterais pas longtemps.
- Comme d'habitude.
- Ne recommence pas.
- La dernière fois, tu es parti pour te rendre à un dîner en l'honneur du gros porc qui te sert de chef. La fois d'avant tu es parti parce que...
- Parce que je rentrais à Berlin, voir ma mère qui est malade je te rappelle. Et la fois d'avant, oui en effet je me suis rendu à un dîner. Tu sais que je dois obéir aux ordres et que je ne peux pas faire tout ce que je veux, comme bon me semble.
- Le fidèle soldat au garde-à-vous. Et quand tu es à Berlin, tu en profites pour rendre visite à ta gentille épouse bien dévouée ? Je me suis souvent demandé si tu lui parlais de moi, à celle-là.

Frantz préféra ne pas répondre. Il finit de boutonner sa veste d'officier face au seul miroir de la chambre et vérifia que les épaulettes dorées qui ornaient le haut de sa tenue étaient alignées. Il se demandait combien d'hommes s'étaient regardés dans ce miroir après avoir fait ce qu'ils étaient venus faire dans cette pièce. Il éprouvait toujours une drôle de sensation en scrutant son image dans ce trumeau dont les bords sculptés étaient en bon état, mais dont l'intérieur était brisé à de nombreux endroits. Pour lui, cet objet était le reflet de ce qu'il était. Un extérieur en bon état. Un intérieur brisé. En vérifiant que son uniforme ne présentait aucun défaut, Frantz songea à sa carrière d'aviateur commencée à l'hiver 1922. Durant celle-ci, il avait honoré son pays de ses exploits ce qui lui avait valu d'être décoré à plusieurs reprises et de gravir les échelons au sein de l'armée de l'air. Depuis 1938 il était Général de division, ce qui dans sa langue se disait *Generalleutnant*. Il était fier des décorations qu'il arborait sur sa veste kaki. Fier de ce qu'il avait fait pour son pays. Fier d'avoir servi l'Allemagne. Mais l'Allemagne qu'il avait aimée, n'était plus l'Allemagne d'aujourd'hui. Depuis 1933, il ne reconnaissait pas ce pays si cher à son cœur. L'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir avait modifié de façon considérable la perception que ses compatriotes avaient de leur avenir et de l'avenir de leur pays. La grande majorité d'entre eux croyaient qu'Hitler allait leur redonner ce qu'ils avaient perdu après la défaite de la

Première Guerre mondiale et lors de la crise financière de 1929. Frantz ne comprenait plus ces Allemands, ni la plupart de ses amis qui avaient adhéré au parti nazi par conviction idéologique. Lui aussi avait adhéré au parti nazi. Par obligation. Pas par conviction. Il savait qu'il n'avait pas eu la volonté de renoncer à sa carrière quand il le pouvait. Il aurait pu quitter la Luftwaffe avant le 30 janvier 1933, date à laquelle Hitler devint chancelier. Il n'en avait rien fait. Il en subissait maintenant les conséquences et détestait ce qu'il était devenu année après année. Un personnage triste, mélancolique et terne. La guerre, les ordres de ses supérieurs, la domination du III^{ème} Reich, tout cela était pitoyable à ses yeux. Mais désormais, quel choix avait-il ? Il ne pouvait pas s'enfuir car s'il trahissait son pays en désertant, Kirten, sa mère et même si elle était allemande, serait arrêtée, interrogée et emportée dans le tourbillon de la guerre. Il ne la reverrait pas.

Elle non plus, ne partageait pas les convictions du nouveau maître de l'Allemagne. Pacifiste convaincue, elle comprit, le 10 mai 1933, que le monde s'enfonçait dans l'enfer. Ce soir-là, des groupes d'étudiants et de nazis brûlèrent des milliers de livres d'auteurs jugés dégénérés, devant l'opéra de la capitale allemande. N'admettant pas que l'État couvre ces agissements, le mois suivant, elle quitta son poste de professeur de lettres à l'Université Frédéric Guillaume de Berlin dans laquelle elle enseignait le français depuis 1919 en ayant été une

des premières femmes à accéder au professorat. À partir de la rentrée scolaire de l'automne 33, elle se contenta de donner des cours à domicile pour des élèves en difficulté et de manière régulière, elle accepta que les parents aux moyens modestes, la payent avec retard et parfois pas du tout. Elle ne leur en voulait pas. Ce qu'elle aimait avant tout c'était enseigner, transmettre et donner aux enfants les moyens d'avoir un avenir meilleur. Si toutefois, cet avenir existait.

Kirten était âgée de soixante-neuf ans et vivait en femme libre et indépendante depuis l'âge de trente-sept ans. En 1910, elle avait eu le courage de quitter son mari épousé dix ans plus tôt sur ordre de son père qui avait donné sa main en prenant en compte les arguments mercantiles présentés par le futur époux. Celui-ci était un ami proche du chancelier Von Bulow et sa mère, issue d'une longue lignée d'aristocrates bavarois, avait une fortune inestimable. Il n'en fallait pas plus pour que Kirten soit conduite à l'église sans qu'elle n'ait son mot à dire. Après huit mois de mariage, Frantz naquit prématurément le 13 décembre 1900. Kirten espérait que cette naissance lui permette d'éprouver enfin des sentiments pour son mari. Ses espoirs restèrent vains. En 1910, ne voulant plus d'un mariage sans amour, son mari accepta leur séparation en mettant deux conditions à cette rupture : ils ne divorceraient pas et son épouse ne se montrerait jamais en société au bras d'un autre homme. La mère de Frantz accepta sans réserve d'autant plus qu'elle avait

convenu avec son mari qu'il lui verserait une importante rente mensuelle dont la plus grande partie serait destinée à l'éducation de leur fils. Au mois d'avril, les deux époux se séparèrent et Kirten reprit des études qui lui permirent une fois les diplômes nécessaires en poche, d'être engagée dans un établissement privé catholique dans lequel elle enseignait les langues.

Deux ans plus tard, en octobre 1912, le père de Frantz mourut d'une chute de cheval lors d'une partie de chasse à courre sur ses terres de Bavière. À sa mort, il était à la tête d'une fortune colossale héritée de sa mère décédée de vieillesse, en mars de la même année. Le père de Frantz ayant fait preuve d'une très grande prévoyance il avait, à la naissance de son fils, mit tout en ordre pour que celui-ci soit son unique héritier. C'est ainsi que Frantz hérita du patrimoine familial à l'âge de douze ans mais sans en prendre possession avant ses vingt-et-un ans conformément aux volontés testamentaires de son père. À son décès, Frantz éprouva un immense chagrin car il avait une admiration démesurée pour son père. Sa mère réussit après de longs mois et avec tout l'amour qu'elle avait pour son fils, à lui faire accepter sa disparition.

Le 13 décembre 1921, le petit garçon qui s'était transformé en un superbe jeune homme, prenait enfin possession de son héritage au grand soulagement de sa mère décidée à ne jamais lui révéler ses manigances grâce auxquelles, son fils était aujourd'hui, un des hommes les plus riches d'Allemagne.

- C'est toujours cinquante francs ?
- Toujours chéri.
- Tu pourrais me faire un prix.
- Tu te crois à la Samaritaine ma parole !

Frantz retira une liasse de billets de la poche intérieure de sa veste. Il déposa cinquante francs sur la table basse en verre, placée au pied du lit.

- Mon salaud, tu en as un paquet de billets ! À quel Juif as-tu piqué tout ça ?
- Arrête ! Tu ne peux pas plaisanter avec cela ! Je n'ai jamais rien piqué aux Juifs ! Jamais !!!
- Ça va ! Si on ne peut plus rigoler...

Frantz était furieux que l'on puisse croire qu'il était antisémite, comme tous les nazis. Il finit de rassembler ses affaires personnelles et ramassa sa ceinture de pantalon sur le sol de la chambre lorsqu'il entendit des cris provenant de la rue. Il se pencha par la fenêtre et vit en bas, sur la chaussée, quatre gosses d'une dizaine d'années. Ils se chamaillaient pour savoir lequel d'entre eux allait courir après leur ballon qui dévalait la rue. Frantz aimait l'insouciance de ces gamins et voir que leur seule préoccupation, était ce ballon. Il resta quelques instants à regarder par la fenêtre de la mansarde parisienne dans laquelle il se retrouvait au gré de ses pulsions masculines. Ces instants volés au temps lui donnaient le sentiment d'être libre. Ici il n'était plus Officier de la Luftwaffe. Il n'était plus obligé de faire semblant d'être heureux dans ce rôle de militaire qui

avait vaincu l'ennemi. Ici, il était juste un homme partageant des plaisirs dans une soupente sans âme. Aménagé avec peu de meubles, ce logement semblait être plus un lieu de travail qu'un lieu de vie. Un vieux papier peint blanc recouvrait les murs. Aucune photo n'y était accrochée. Des livres, pour la plupart de l'époque romantique et empilés dans un coin de la chambre, formaient une série de quatre colonnes prêtes à basculer sur le parquet poussiéreux. Sur la plus petite d'entre elle, se trouvait un gramophone encrassé qui de toute évidence n'avait pas été utilisé depuis un long moment. Le lit, outil indispensable, était recouvert d'un vieil édredon bleu pâle qui avait dû, par le passé, être beaucoup plus vif. La pièce d'à côté faisait office de cuisine. C'est par elle que l'on pénétrait dans l'appartement. Un réchaud en étain posé sur une chaise en paille permettait à tous ceux qui passaient ici, de se faire une tasse de chicorée, avant ou après leurs ébats. Parfois, un reste de pain traînait sur la table ronde. Deux tabourets dépareillés finissaient de compléter ce décor sommaire qui n'avait rien en commun avec le luxueux logement que Frantz occupait au Ritz depuis que la Luftwaffe en avait réquisitionné une partie en juin 1940. Mais curieusement, c'est dans cette mansarde que Frantz se sentait vivre.

- Tu as vu, la lumière du soleil se reflète sur les toits en zinc. C'est magnifique.

- Tout est magnifique à Montmartre. Vous autres, les Allemands, vous vous extasiez devant la beauté de la France et pourtant vous faites tout pour la détruire.
- Combien d'Allemands as-tu reçus pour savoir que nous nous extasions devant la beauté ?
- Assez pour savoir que c'est vrai et trop peu pour avoir les moyens de changer de vie. J'espère que tu ne pensais pas être le seul ?
- Tu es insupportable. Je me demande pourquoi je reviens te voir.
- C'est simple. Tu aimes ce que nous faisons.

Frantz savait que c'était la vérité. Pourtant, il lui était impossible de l'admettre car en tant que catholique pratiquant il savait que l'adultère était un péché.

Sa femme vivait à Berlin. Lui à Paris. Cette situation résumait leur vie de couple, leurs vies personnelles et leurs sentiments réciproques. La jeune femme d'apparence frêle qu'il avait épousée en 1930 avait laissé la place à une femme ambitieuse, arriviste et détestable. En l'absence de Frantz, elle passait le plus clair de son temps à organiser des réceptions dans leur luxueuse demeure berlinoise, de style Art déco que Frantz avait fait construire au printemps 1934 par l'architecte Albert Speer. Durant ces réceptions, l'épouse de Frantz recevait des membres du parti nazi avec lesquels elle partageait la même idéologie et le même fanatisme nationaliste. À chaque fois que Frantz apprenait qu'une de ces soirées

avait lieu, il était ravi de ne pas y assister et ravi de vivre à Paris, loin de sa femme.

- N'oublie pas que tu es le bienvenu.
 - Je m'en doute, vu ce que je te paye.
 - Arrête un peu. Tu sais que tes visites me font plaisir.
- Je suis sincère.

Frantz regardait toujours par la fenêtre. Il ne pouvait décrocher son regard de cette lumière envoûtante. Paris porte bien son nom de Ville Lumière, pensait-il.

La chaleur de ce mois de juillet était accablante. Dans cette chambre située sous les toits au cinquième étage du 108 de la rue Lepic dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, la température avoisinait les trente degrés en ce début d'après-midi. Frantz étouffait dans son costume de militaire. Il sentait la sueur couler le long de son dos et sa chemise, de plus en plus mouillée, lui collait à la peau. Il avait envie de se déshabiller à nouveau. Envie d'être nu et de ressentir ce sentiment de liberté que la nudité permet. Envie de rester allongé sur le lit, les bras le long du corps, les yeux fermés, comme un mort qui attendrait son cercueil. Il regarda l'heure qu'il était au réveil posé à côté du gramophone et vit qu'il n'avait plus de temps à perdre car il serait attendu au Ritz, en fin de journée. Il referma la fenêtre de la mansarde et enfila ses grandes bottes de cuir noir, cirées le matin même par le sous-officier qui l'aidait dans son quotidien. Il sortit de la chambre sans aucun regard en direction du lit sur lequel

était encore allongé, ce corps si jeune et si beau qui lui donnait tant de plaisirs. Puis, Frantz traversa la cuisine, ouvrit la porte et quitta le logement comme s'il était inoccupé. Comme si les deux dernières heures n'avaient jamais existé.

- Salaud, tu pourrais dire au revoir, murmura Vincent. Et Vincent resta seul. Nu. Son corps fin et ferme abandonné sur le lit. Un simple drap de lin blanc recouvrait le haut de ses cuisses imberbes. Il passa une main dans ses cheveux dorés et plaça entre ses lèvres charnues, un reste de cigarette laissé sur une cagette qui lui servait de table de chevet. Des cercles de fumée sortaient de la bouche du jeune homme et s'évaporaient au-dessus de sa tête. Il pensait à Frantz, son client. Vincent savait qu'il aurait pu ne pas le faire payer car il n'était pas insensible au charme de cet officier avec qui il prenait son pied, ni indifférent à l'apparence des hommes de Scandinavie que Frantz avait héritée de ses ancêtres. C'est depuis la Norvège que les aïeux maternels de Frantz étaient arrivés en Allemagne au siècle passé. Frantz avait conservé des hommes de sa famille, sa grande taille et sa mâchoire carrée. À l'âge de vingt ans, il avait commencé à développer sa musculature, naturellement imposante, par une pratique intensive d'exercices qu'il s'astreignait chaque jour. À quarante-deux ans, avec ce physique avantageux et ses cheveux qui très tôt dans sa jeunesse avaient blanchi, Frantz ne

passait pas inaperçu. Vincent eut vite fait de le repérer à La Calèche, ce club de Pigalle dans lequel il était barman. Il fut aussi attiré par l'anomalie cutanée que Frantz avait sur le visage. Une tache de naissance formant un carré parfait lui couvrait l'extrémité de la joue droite sur environ quatre centimètres de côté. Quand Vincent aperçut cette tache, il pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'un étrange tatouage, mais au cours de leur première nuit, il avait vu que cette marque était naturelle. Elle donnait au visage de Frantz une singularité toute particulière.

15 h 48

- Léa... Léa ?

Encore une fois, Esther cherchait sa fille qui devait jouer dans l'escalier de l'immeuble, malgré les recommandations de sa mère qui préférait la voir s'amuser dans leur appartement. Léa était en effet dans l'escalier. Elle était assise sur une marche, entre le troisième et le quatrième étage et parlait à sa poupée de porcelaine offerte par sa mère au printemps précédent, pour ses six ans. Léa était la seule enfant de l'immeuble. Sa mère savait qu'elle avait envie de se divertir avec d'autres gamins. Mais les enfants sont cruels et trop souvent la petite Léa avait subi les insultes des mioches du voisinage qui la traitait de sale juive. Esther avait

alors décidé d'isoler sa fille. Elle voulait la préserver de toutes agressions et refusait qu'elle soit confrontée à l'horreur des propos des autres mêmes qui ne faisaient que répéter ce qu'ils entendaient dans la rue, ou pire, chez eux. Léa avait toujours su qu'elle était juive. Et depuis juin, elle le montrait en portant sur sa petite robe d'été, une étoile jaune obtenue par sa mère dans un commissariat de police. Cela ne perturbait pas l'enfant. Esther lui avait expliqué que cette étoile était portée par tous ceux que Dieu avait choisi de protéger. Léa se sentait donc en sécurité et était très heureuse d'avoir été choisie par Dieu.

La petite fille était avec sa poupée qui était aussi sa meilleure amie, sa petite sœur, sa compagne de jeux, lorsqu'elle entendit la porte de l'appartement du cinquième étage se fermer. Une dizaine de secondes plus tard, elle entendit le bruit de pas saccadés qui résonnaient dans l'escalier. Ce bruit, de plus en plus fort, se rapprochait d'elle. Il était désormais à son niveau. Léa leva la tête. Un géant militaire se tenait sur la marche au-dessus d'elle. La fillette avait déjà vu ce géant dans l'immeuble mais elle ne lui avait jamais parlé. Elle savait qu'il venait de chez Vincent, l'ami de sa maman qui tous les jours se rendait chez elles avec les poches remplies de bonbons. À chaque fois, Léa s'amusait à trouver les confiseries en riant des chatouillements que Vincent ne cessait de lui faire.

Frantz avait les yeux fixés sur l'étoile jaune cousue à la robe de l'enfant. Léa avait les yeux fixés sur les médailles accrochées à la veste de Frantz et lui dit :

- Bonjour, je suis juive.
- Oui, je sais.
- Et toi tu es juif ?

Frantz fut surpris par cette question.

- Non jeune fille. Je ne suis pas juif.
- Dommage, je ne jouerai pas avec toi.
- Moi aussi avant je jouais à la poupée avec ma petite fille.
- Pourquoi ne joues-tu plus avec elle ?

Frantz ne pouvait pas répondre à Léa. Quand il souhaitait parler de sa fille, son absence lui imposait le silence.

- Tu veux bien me laisser passer s'il te plaît ?

Léa se plaqua contre le mur effrité de l'escalier et blottit sa poupée contre elle. L'officier passa à côté de la fillette en lui souriant. Elle lui rappelait tellement sa fille. Elle avait les mêmes cheveux longs blonds noués en une tresse et le même regard espiègle. À son tour, Léa souriait à Frantz. Une enfant juive échangeait un sourire avec un officier allemand. Frantz se dit que tout était encore possible, que la guerre n'avait pas tout détruit. Il continua de descendre l'escalier et Léa entendit les pas saccadés s'éloigner d'elle.

- Léa, où es-tu passée ? Réponds ! Léa ? !

Face à son évier, dans la petite cuisine agencée dans le séjour de son appartement, Esther épluchait le kilo de rutabagas acheté tôt ce matin au marché de la place des Abbesses. Ces légumes constitueraient la grande partie du dîner qui serait agrémenté d'une omelette grâce aux deux œufs vendus par le crémier du marché. Le repas ne serait pas gastronomique, mais il fallait savoir se contenter de peu. Esther avait laissé la porte de son logement ouverte afin d'entendre la réponse de sa fille qui, comme à son habitude, devait être plongée dans des histoires imaginaires en ne prêtant aucune attention aux appels de sa mère. Esther arrêta de préparer le repas. Elle posa son couteau à éplucher sur le papier journal recouvert des pelures des légumes, s'essuya les mains sur son tablier à carreaux et partit à la recherche de Léa. À l'instant où elle franchit le seuil de son appartement, elle se trouva face à Frantz.

- Bonjour Madame Tillinger.

- Bonjour, répondit Esther d'un ton glacial qui ne laissait aucun doute sur les sentiments qu'elle éprouvait envers les Allemands.

Pour elle, ils étaient tous les mêmes. Tous responsables de ce qu'elle subissait au quotidien. De ce que subissaient tous les Juifs. C'était à cause des Allemands que sa fille était traitée de sale juive. C'était à cause des Allemands si, depuis le mois dernier, elle était obligée de coudre des étoiles jaunes sur les vêtements de Léa et sur les siens.

C'était aussi à cause des Allemands si en janvier, elle avait été renvoyée de la clinique dans laquelle elle travaillait comme sage-femme depuis neuf ans. Le directeur de l'établissement ne voulant pas continuer à employer une Israélite, il n'avait pas hésité à congédier Esther sans ménagement. À plusieurs reprises, elle avait croisé Frantz dans l'escalier. Vincent lui avait parlé de lui. Elle savait qui il était. Elle savait pourquoi Vincent le recevait plusieurs fois par mois, trois étages plus haut.

- Comment allez-vous ? demanda Frantz

Esther détestait cet Allemand et son amabilité déconcertante.

- Est-ce que cela vous intéresse ou est-ce votre éducation qui vous impose cette question ?

Frantz, dérouté par cette réponse qui démontrait qu'Esther ne craignait rien ni personne, se demanda, comment une femme d'apparence si douce pouvait être aussi froide.

Esther était une jeune femme aux formes délicatement généreuses mises en valeur avec subtilité grâce à des robes qu'elle aimait porter au-dessus du genou. Ses décolletés laissaient entrevoir sa poitrine sur laquelle elle dessinait, chaque matin, un grain de beauté à l'aide d'un crayon noir. Elle aimait aussi que ses longs cheveux bruns glissent sur les côtés de son visage arrondi, dont la peau veloutée lui conférait une sensualité que beaucoup d'hommes remarquaient. Esther était une très jolie femme.